

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE

Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 23, quai de la Tournelle, 23, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

SOMMAIRE

Guichet des réclamations. — Les extravagances d'un Myope, Aymé Delyon. — Une noce. — A ma Béatrice, Jacques Fournier. — Paula de Sauvergul, Henriette de Franois. — Chirouble, Marie-Joséphine Vivier. — Cirque Rancy. — Cirque Continental. — En Cochinchine, Ant. Vrebion. — Causerie littéraire.

FEUILLETON : La Gouvernante modèle.

GUICHET DES RÉCLAMATIONS

Nous recevons une pluie de réclamations au sujet de notre numéro des Bas-Bleus et nous ne pouvons pas insérer les plus jolies malheureusement !... Les femmes sont dans un état de fureur inexprimable : lire plutôt les lettres de Rachilde qui ne s'attendait pas à être malmenée par nous et de Madame Camille Delaville, une charmante *Mitaine de soie* qui a vraiment tort de tant se défendre d'avoir du talent etc....

Nous publions avec plaisir ci-dessous les approbations des hommes d'esprit qui viennent de nous faire l'honneur de s'abonner au *Zig-Zag*. Nous déclarons, en outre, que nous ne nous offenserons pas à l'avenir quand le rédacteur d'une feuille scandaleuse telle que le *Gil-Blague* voudra bien nous adresser une bordée de sottises selon son expression élégante ; mais que nous imprimerons tout au long la dite bordée quelle que confidentielle qu'elle puisse être. Pour ce faire nous attendrons que le rédacteur du *Gil-Blague* nous la transcrive en meilleur français.

Maintenant courage, mes bons collaborateurs, à la rescousse Jules Renard ! Jack Stick !... et les autres !... Nous allons sans doute nous amuser un peu, et par ce temps d'élections on ne saurait trop réagir !...

Vive le Roy !

Vive la Ligue !

Vive Déroulède !

Vive la République !

Surtout ! Vive *Nous*, cordieu !

— Voici maintenant la copie d'une quinzaine de lettres, la plupart adressées à notre rédacteur en chef.

Ma chère mademoiselle Aymé,

Vous êtes blonde et vous pensez ! Deux exquises qualités. Mais vous êtes journaliste et c'est abominable ! Je souscris pour un an. Je vous embrasse.

Nota-Bene. — L'article de Stick est d'une justesse absolue. Voilà un homme.

Catulle MENDES.

« Vous vous amusez... pas comme Charlot, cependant. Allez-y... Recevrez mon article prochainement, il sera court et peu convenable... »
« A propos... Qu'est-ce que Rachilde veut dire « en parlant d'un amour... et demi... Il y a des chevaux entiers... mais des amours... et demi... jamais ! »

« Cordialement votre

Paul BONNETAIN.

« Mademoiselle,

« Jenevous ai jamais vue qu'une heure au dîner des Bas-Bleus ? Il y a un an de cela. Avez-vous engraisé depuis ? Et êtes vous dans les conditions énumérées par Jack Stick, alors ci-joint mon abonnement... quand-même !

« Henri FOUQUIER. »

**

« L'or est une chimère !

« Mme Elisa BLOCH, sculpteur. »

**

« Mes chères Belles,

« Votre directeur est un mufle.

« Léo TRÉZENIK, directeur de Lutèce. »

**

« Faudrait voir !

« Jules RENARD. »

**

« Oscar Métenier a écrit un chef d'œuvre qui s'appelle : *La Chair*.

« STANISLAS de GUAITA. »

**

« Il n'est pas correct que deux femmes de lettres puissent s'aimer.

« René MAIZEROT. »

**

« Je vous envoie vingt-cinq francs cinquante (abonnement de six mois). Inutile de rendre la monnaie.

« Jane THILDA. »

**

« A Mademoiselle Aymé Delyon, rédacteur en chef du journal le *Zig-Zag*.

« Ma chère enfant,

« Il m'a été fort désagréable de trouver une lettre de moi absolument intime, installée dans le *Zig-Zag*, non que j'éprouve aucun déplaisir à savoir n'importe quel public, au courant de ma pensée sincère sur les femmes qui écrivent, mais parce que j'ai horreur de me trouver avec des gens mal élevés, je m'en éloigne avec soin partout où je les rencontre ; or, le personnage qui signe Stick est plus que mal élevé, il est grossier à froid, et il m'a été odieux de voir mon nom à côté de cet article ordurier.

« J'ai lu la prose funambulesque de ..Stick, en m'étonnant que des gens comme il faut tels que votre directeur et vous, laissiez passer de pareilles choses dans votre journal, vous surtout, mon enfant, qui savez mieux que personne à quel tissu d insanités et de mensonges vous donniez place, au moins quant au dîner des Bas Bleus, dont d'ailleurs aucune *mitaine de soie* n'a jamais parlé.

« Que de révélations amusantes je pourrais faire à propos des *contempteurs*, de toutes les femmes désignées par... Stick... mais je m'en garderais bien !

« Sur ce, ma chère petite, Je vous pardonne, cela va sans dire... mais quelle fouettée je vous administrerais si vous étiez ma fille !

« Camille DELAVILLE. »

**

« Mademoiselle et cher Rédacteur,

« J'éprouve le besoin d'expliquer ma boutade : Une fois pour toutes, car, placée à côté des effroyables élucubrations de Jacques Stick (Paul Bonnetain, dit-on), elle semble devoir être prise au pied de la lettre.

« J'ai eu l'intention de parler comme certains hommes le font à notre sujet, et non de dire que toutes les femmes de lettres étaient des prostituées. Grands dieux !... Mais c'est une trahison que votre numéro des *Bas-Bleus* ! Ensuite, je tiens à déclarer une fois pour toutes à votre directeur, Monsieur Léo d'Orfer, que les mots de *jeune Ephèbe mal sexué* ne peuvent m'atteindre, venant de sa part. Je le trouve plaisant, votre directeur, de s'occuper de moi ! Je suis votre amie, et je regarde comme un honneur d'écrire dans un journal dont le rédacteur en chef est une vertueuse et courageuse jeune fille. Mais je prierais Monsieur Léo d'Orfer de vouloir bien laisser ma personnalité de côté.

« Quant à Monsieur Jacques Stick (autrement dit Monsieur Paul Bonnetain), le brevet de virginité qu'il me délivre me paraît inutile. Je vous en conjure, mes chers amis, ne posons pas trop pour les vierges, tout le monde se moquerait de nous, et de perfides créatures pourraient insinuer que nous sommes dignes de lire les *Deux Amies*, de René.

« Votre dévoué collaboratrice,
« RACHILDE. »

**

« Ma chère enfant,

« Je vous fais compliment de votre numéro sur Bas-Bleus, qui est amusant. J'espère que vous allez passer aux élections qui sont sur le feu.

« Richard LESCLIDE. »

**

« Petite Blanche,

« Bamboula !... Bamboula !... moi, petit nègre vous admirer fort, vous pas être aimable pour petit nègre... Ferez cadeau à moi *Robe d'Innocence* (1). Si oui, moi danser de plus en plus... Bamboula !... Bamboula !...

« Docteur Louis-Joseph JANVIER. »

**

« Certainement non, je n'ai pas oublié mes petites amies du *Zig-Zag*, j'espère qu'elles reçoivent les *Matinées Espagnoles* et les prie de me le faire savoir. Je donne votre nouvelle adresse au bureau.

« Compliments affectueux,

« Marie de ROTE. »

« Tout le monde s'en mêle, quoi ! et une dépêche de notre ami Jack Stick nous annonce, pour le prochain numéro, un article en l'honneur de Mesdames de Peyrebrune, Marie Summer et miss Raounet (Nina).

« LÉO D'ORFER. »

**

Dernière heure. — Nous apprenons que les électeurs du département de la Seine ont failli envoyer au Palais-Bourbon notre ami et collaborateur Jules Renard. Nos affiches ont produit leur effet. Sur les résultats connus, notre rédacteur a obtenu quatre voix. Après la dissolution — très prochaine — de la nouvelle Chambre, il est à peu près sûr que M. Renard (de la Mayenne) sera député par les *oueverriers* parisiens à la Constituante, qui point à l'horizon politique.

(1) Pour rassurer le lecteur, la *Robe d'Innocence* est un roman à paraître.

Les Extravagances d'un Myope

Visite de Résurrection

SUITE ET FIN

Les yeux fermés, la tête renversée en arrière, je frémissais devant l'affreuse réalité. Non, l'abbesse ne pouvait me pardonner. Il me fallait abandonner la partie et ramener et laisser à jamais cette enfant, mon trésor, mon amour.

— Oh ! Solange ! m'écriai-je.

Une seconde clameur s'éleva.

— Non, non, je ne me trompe pas, c'est lui, Eusèbe !

Le fantôme se dressait (Solange épouvantée fendait l'air de ses cris perçants), c'était la rigide abbesse du couvent le plus cloîtré du monde.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! par quel miracle êtes-vous vivant ?... Monsieur, dites-moi que je ne me trompe pas, que ce n'est pas une incroyable ressemblance ! que vous êtes bien Monsieur Eusèbe de Terneuil, mon neveu ?

— Ma tante !...

Sans souci de son religieux habit, je me jetai dans ses bras.

— Ah ! ma tante, si vous saviez !...

Que je tremblais, que j'avais honte, que j'étais sûr qu'après la première émotion elle allait me maudire ! J'aurais passé par la portière s'il n'avait fallu faire aussi le saut à Solange, mais je pensais à ses jambes que je ne connaissais pas et que tous les voyageurs verraient. Je l'avoue, cette idée me retint. Ma tante clamait de plus belle.

— Eusèbe, Eusèbe ! quel étrange mystère, vous que j'ai pleuré, vous qui êtes mort !

— Mort ! s'écria Mlle de Croix-Bière, une léthargie ?

Son interrogation me sauvait, je la pressais avec une brusquerie regrettable, mais c'était pour la faire taire.

— Oui, ma tante, ma chère tante ! une histoire odieuse dont j'ai été victime, je vous la conterai... mais vous-même, vous voyagez, et comment ?

Il me fallait gagner le temps de bâtir une féerie pas trop ridicule.

— Par ordre de Monseigneur notre archevêque, répondit-elle, je reviens d'inspecter une succursale de création nouvelle. Mais, par grâce, Eusèbe, expliquez-vous ?

— Ma tante, j'étais dans la bière, déjà.

Elle tressaillit.

— Dans la bière ?

— Oui, et on s'aperçut que je criais et que je me débatais, oh ! ménagez-moi, je vous en supplie, ma tête s'ébranle à ces souvenirs... Enfin, on me transporta à l'hôpital.

— A l'hôpital ! un fils notre race ! à l'hôpital ! Et ce monsieur de la Bausserie auquel j'avais envoyé tant d'argent pour vous ?

— C'est mon ami Gontran. Or, le matin même de mon enterrement, il dut partir pour l'Amérique où se mourait le père de sa jeune femme ; il laissa les fonds entre les mains d'un homme d'affaires qui prit la fuite avec.

En dépit de mes dispositions phénoménales pour la culture des carottes, j'avais fauché toute ma récolte, j'étais dans l'horreur de mes fables, mais il les fallait... Jamais ma tante n'eut excusé ma faute.

En la revoyant, je comprenais combien je l'aimais, bonne tante ! Et Solange pour laquelle il me fallait faire fortune.

A la fin, un peu remise, l'abbesse, vieille pourtant, rougit jusqu'aux cheveux.

— Oui, mais que faites-vous de cette demoiselle ?

Solange se leva pour répondre comme les pensionnaires que la maîtresse interroge, et elle récita de cette voix blanche et argentine des enfants qui psalmodient leur catéchisme :

— Je l'aime ! Madame ! Ne m'en veuillez pas, Madame, je jure devant Dieu, et je n'ai jamais menti, Madame ! Que c'est moi qui l'enlève.

La gamine ! ce qu'elle nageait à l'aise dans ce pétrin ! ce qu'elle jubilait de ce gâchis ! quel roman, mon Dieu, quel roman pour une tête de quinze ans !

— Non, Madame, je ne suis pas une aventurière. Je m'appelle Mademoiselle Solange de Croix-Bière. J'ai quinze ans dans cinquante-deux jours, madame. Nous avons juré entre quatre amies, de ne choisir qu'un mari capable de faire, pour nous épouser, des exploits comme *Le Petit Duc*.

— Qu'est-ce que c'est que ça dit ma tante, les sœurs terriblement francées.

Il y avait de quoi se défier d'une demoiselle quand je l'escortais.

— Une opérète, madame, une très jolie opérète où le mari enlève sa femme au nez de tout un couvent.

— Comment, m'écriai-je, vos parents vous ont menée à cette représentation là ?

Mon exclamation involontaire témoignant de mon respect pour ma compagne, parut rassurer l'aristocratique et pure abbesse.

Solange s'expliquait :

— Oh ! non, c'est avec nos institutrices que nous nous étions concertées.

— Eh quoi ! m'écriai-je, votre vieille Anglaise a trempé là-dedans, je lui retire mon estime.

— Oh ! ne la condamnez pas, monsieur Eusèbe, je lui avais conté qu'il y avait un acteur ressemblant trait pour trait à l'objet de sa passion malheureuse.

Jusqu'où pouvait conduire tout de même le sentiment invétéré.

Ma tante regardait la fillette d'un œil bienveillant, et je lisais la sympathie dans ce regard. Elle devinait l'imperturbable innocence de cette enfant. Nos allures fraternelles n'avaient rien de suspect, il ne nous arrivait pas de nous tutoyer, aucun geste ne trahissait des rapports familiers entre nous.

— Enfin où allez-vous ? Que faites-vous ! surtout, comment vous vous êtes-vous connus ?

J'éluai ces embarrassantes questions.

— Permettez-moi, ma tante, de réparer l'incorrection de cette présentation en la faisant dans toutes les règles :

Mademoiselle Solange de Croix-Bière, ma fiancée, que vous voudrez bien bénir.

Madame Radegonde de Terneuil, ma tante ; en religion, Madame la Chanoinesse, abbesse du couvent des Dames-de-la-Croix.

Mais la chanoinesse poursuivait son réquisitoire.

Solange qui s'était assise se releva, on l'aurait dite à son bureau de classe, les yeux fixés sur la maîtresse d'études, et préparant des craques pour escamoter un pensum.

Mon Dieu, qu'elle était drôle ! plus drôle et plus jolie que toutes les Ninons du monde. Elle allait mentir ; même pour une bonne cause, c'était un péché, quoique véniel. Elle le racheta avant par un grand signe de croix.

— Madame la Supérieure, dit-elle avec l'aplomb des pensionnaires déléguées, nous nous sommes connus à l'hôpital où mes parents, pour m'arracher aux dangers du monde, m'ont mise étudiante en médecine. C'est moi, oui, c'est moi, qui l'ai sauvé votre neveu ! J'avais donc bien le droit, je pense, de venir vous faire avec lui sa visite de résurrection.

Aymé DELYON,

Mardi 29 septembre, un grand mariage, celui de Mlle Marie Truchon et de M. Pétrus Dufour, réunissait à l'église de Saint-Denis (Lyon-Croix-Rousse), une société aussi nombreuse que choisie. Les heureux conviés à cette solennité touchante eurent un surplus de bonne fortune, d'entendre, après la bénédiction nuptiale, l'*Ave Maria* de Saint-Yves Bax, phrasé de ce contralto sonore, puissant, enchanteur, qui ne pouvait appartenir qu'à Mme la baronne de S... Beaucoup, parmi les auditeurs, ne connaissaient encore cette voix sachant se jouer de toutes les difficultés musicales ; aussi l'hosanna à la croix de M. Jules Rüest, l'organiste bien connu à Lyon, fut un nouveau bonheur pour tous et un triomphe nouveau vis-à-vis l'artiste bienveillant, aussi bien qu'à l'endroit du compositeur émérite, d'entr'autres, la si charmante ballade de Pernetle.

On n'en est plus à discuter la double réputation de M. Jules Rüest ; quant à Mme la baronne de S..., de nouveaux compliments ne seront jamais que des redites.

Nous tenions simplement à remercier la jeune et jolie femme toujours disposée à se faire entendre, c'est-à-dire à faire plaisir.

Le soir du mariage religieux, au sortir d'un fastueux banquet chez Maderni, dont les vastes salons redorés à neuf servaient de véritable cadre à la fête, un bal, animé d'un orchestre vibrant, enlevait les danseurs presque jusqu'au matin.

La partie de piano fut tenue par Mlle Lachambeaudie, dont l'éloge n'est point à faire, ni comme professeur, ni comme exécutante.

Tous les invités, autant d'amis, enchantés, ravis par cette brillante réception, ne pouvaient, en effet, en se séparant, que souhaiter du fond du cœur, bonheur, prospérité aux charmants époux et à leur excellente et honorable famille.

ERUAL.

A ma Béatrix.

.....une fée au corps diaphane

VICTOR HUGO.

Je ne puis, hélas, que me plaindre,
Et que pleurer,
Si je dois toujours me contraindre
Pour t'adorer.

J'emporte et couve dans mon âme
Ce que tu dis ;
Tes yeux sont des esprits de flamme
Du paradis.

Mais peut-être de ma folie
Tu ris tout bas,
Quand tu vois ma mélancolie
Suivre tes pas.

J'aurai mieux pour ta tête blonde,
Qu'un feu secret,
Ou je n'aimerai plus au monde
Que mon regret.

Jacques FOURNIER.

Paula de Sauvereuil

Enfin, elle le voyait revenu définitivement auprès d'elle, plus attentionné, plus tendre que jamais... Avec cela, beau, aimable, instruit. Ah ! qu'elle en était fière ! Ils avaient passé trois ans sans se quitter. George ne s'ennuyait pas. D'ailleurs on recevait beaucoup à Sauvereuil. Des fêtes s'improvisaient sous le moindre prétexte. La vie était large, facile, heureuse...

Et maintenant ?... Ah ! pour elle c'était la solitude affreuse peuplée de spectres... c'était ce remords lancinant de n'avoir pas voulu consentir au bonheur de son fils, de l'avoir chassé, maudit. Est-ce que le dépit que lui eût causé ce mariage pouvait être comparé à tout ce qu'elle souffrait depuis quinze mois ?... Où étaient-ils à présent ? De quoi pouvaient-ils vivre ?... La pauvre femme tremblait en songeant que son fils, à elle si riche et si considérée, luttait sans doute contre la misère odieuse. Ils ont peut-être un enfant... se disait-elle encore. Cette pensée, lui causait un inexprimable attendrissement qui fondait en quelque sorte ses orgueilleuses rancunes. Toutes les émotions, tous les délices de la première maternité se réveillaient en elle en songeant qu'elle pouvait être grand-mère à cette heure.

George ! George ! elle voulait le revoir coûte que coûte. Elle irait jusqu'au bout du monde pour le chercher.

A ce moment on frappa à la porte.

Paula tressaillit. Une pensée folle traversa son esprit plus rapidement qu'un éclair « S'il m'avait entendu l'appeler... Si c'était lui ! »

Ah ! malheureuse ! C'est une lettre qu'on lui apporte. Une lettre ?... depuis bien longtemps on n'en reçoit plus à la maison... Que va-t-elle ap-

prendre dans celle-ci, mon Dieu !.. Cette écriture fine et tremblée n'est point la sienne. Enfin, elle se décide à rompre le cachet et dès la première ligne, elle pâlit affreusement et tombe sur un siège.

Voici cette lettre.

Tarnocka (Galicie-Autriche).

« Madame,

« Votre malédiction porte ses fruits. George vient de tomber malade, il sait qu'il va mourir. Il vous appelle de toutes ses forces.

« C'est seulement d'aujourd'hui que je sais comment mon pauvre ami vous a quittée. Je vous jure, Madame, que si j'avais su à quel prix se faisait notre mariage, je n'y eusse jamais consenti. George qui me connaissait bien m'a tout caché et je voudrais racheter de ma vie, le malheur dont j'ai été innocemment la cause et dont je suis aussi la victime. Vous avez dû souffrir beaucoup, Madame ; je le sens car je suis mère et je ne vous rendrai point votre haine.

« Ah ! si vous étiez ici, entre le lit de ce mourant qui vous appelle et le berceau de ce petit ange qui sourit, vous ne sauriez plus haïr. Venez donc, Madame, je vous en supplie, pour votre fils que vous avez tant aimé... Ne le laissez pas mourir sans un baiser de pardon. C'est peut-être de désespoir qu'il meurt... »

Berthe de Sauvereuil. »

Trois jours après, Paula arrivait à Tarnocka. Comme ces quinze mois l'avaient changée ! Il fallait les yeux d'un fils pour la reconnaître.

George ! George !

Oh ! oui, elle pardonnait, elle oubliait... C'était son fils, elle l'avait toujours aimé, elle l'appelait sans cesse... depuis la terrible nuit... maintenant, elle revenait... on ne se quitterait plus plus, jamais...

Pendant de longues heures, elle ne s'occupait que du pauvre mourant. Il semblait quelle fût seule avec lui. Parfois, elle jetait bien un furtif regard vers le berceau, mais ne daignait pas lever les yeux sur Berthe qui se tenait debout au chevet de son mari.

— Je ne te vois pas, ma chérie, dit-il ; viens donc plus près de moi.

Et il jeta à sa mère un regard suppliant qu'elle connaissait bien et qui lui renouvela toute la scène du petit salon bleu. Elle devinait bien l'éloquente prière de ce regard. C'était le pardon que George sollicitait pour sa Berthe, bien innocente pourtant. Allait-elle encore résister ?... Quoi encore de l'orgueil après tant de douleurs !..

Berthe l'âme angoissée les contemplait tous deux.

Enfin Paula se domptant par un suprême effort, prit la main de la jeune femme mais sans pouvoir articuler un mot. C'était beaucoup déjà.

Que fallait-il pour amener une réconciliation complète entre ces deux créatures éprouvées et forcer leurs bras à s'entremêler ?

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

L'enfant délaissée se consolait presque de se voir sans parents, puisqu'une nouvelle honorable famille lui surgissait. Le père et la mère de M. Scipion, morts depuis, habitaient la Suède où ils étaient des propriétaires honnêtes et à l'aise, ayant secouru Paul sans le connaître dans les péripéties de la poursuite des actions au porteur, jusque dans le Nord où le voleur s'était retranché. M. Doulaïncourt, attiré dans une embûche allait y périr. De là venait sans conteste, l'intimité du modeste futur d'Amélie Chauffet, vis-à-vis le notable négociant. Cette fable était vraie en partie, car ce fut l'hôtel du quai de Retz, qui solda pour un million d'échéances à courtes dates suivant les arrivages des différentes soies grêges, chez le marchand de soies entièrement dépourvu et absent en surplus.

La maison Sumène et fils et ses comptoirs royaux, dans la rue Royale fut la providence de Paul Doulaïncourt, sans garanties autres que la

vocation innée de leur ami, pour les affaires jointe à une vie commerciale inattaquable

Et le dernier laps de temps exigé par la jeune fiancée avant son mariage voulant épuiser la possibilité des renseignements nécessaires à son repos futur, allait s'écouler presque gaiement, lors même qu'il ne dut apporter aucun favorable indice à ses desirs. Vainement le major Lachenal fit-il sonder tous les terrains possibles, grâce à la miriade de correspondants du savant universel ! Vainement de même, le signalement d'Amélie, à l'époque de son abandon sur le pont Morand avait-il été expédié comme jadis, pas un seul agent ni une agence ne put répondre.

Aussi Lachenal conseilla-t-il à Jules Sumène de faire préciser le jugement devant tenir lieu d'état civil à Amélie.

CHAPITRE DE COMPLICATIONS FUNESTES.

A l'heure où M. Sumène père devait être à ses comptoirs et tante Ursule à l'église. Mme du Boys arriva enfin après trois semaines de mortelles attentes chez le négociant, sans qu'aucun mot de la savante femme, répondant au billet trouvé par Christophe dans la calèche, n'eût aidé à supporter le marasme de l'absence chez celui que la Gouvernante-Modèle avait à tout jamais fasciné.

Un fiacre plus que modeste, vis-à-vis surtout l'élégante cour des Sumène, s'y arrêta, Mme du

Boys descendit, couvée par le regard malveillant, encore davantage que curieux, de Mme Cornuty, l'importante concierge, qui explorait soi-disant au compte d'Isaac Lévy, mais Jésus Dieu ! suffisamment pour le sien propre. Pas un des gens, si empressés d'habitude, se modelant en cela sur les maîtres, vis-à-vis le dernier des visiteurs, ne parut aux fenêtres, et encore bien moins sur le perron.

Seule, Louise, le panier du marché au bras, se fit voir sur la plate-forme d'un air si affairé, qu'elle ne dut pour le vulgaire, remarquer alors le visage pourtant assez connu d'une dame du Boys. Mais un sourire ambigu suivant un coup d'œil de côté, le tout rendu à la cuisinière par la concierge au travers de son vasistas, firent comprendre à la juive, toujours aux aguets, que cette conduite insolite et insolente avait dû se combiner à loisir, par la domesticité de plus, en davantage mécontente au service de la suave veuve. Celle-ci sûre de son impunité vis-à-vis son trop faible amant, s'arma d'audace et la Montagne ne marchant pas, elle voulu faire rouler la Montagne à ses pieds.

— Cocher ! accentua-t-elle de sa voix précise, puisqu'il n'y aurait personne, pour l'instant, portez les malles aux pieds de l'escalier, je sais ou quérir de l'aide. Et se tournant contre la portière du véhicule.

— Marie ! descends, ordonna Thérèse à quel-qu'un d'inaperçu encore ; une radieuse jeune fille dont les témoins occultes ne soupçonnaient point la présence dans ce fiacre en sortit aussitôt, releva son voile de gaze bleue et promena des regards étonnés sur la luxueuse demeure.

— Dieu que c'est beau ! mère ; souffla-t-elle à Thérèse.

Un carillon, seul compréhensible, en cas d'incendie spontanée ou d'effondrement général, vint comme un tonnerre assourdir jusqu'au dogue César, qui s'en prit à hurler en sortant ses crocs les plus menaçants à la jeune fille, reculant hâtée de vers la puissante bête, lors-même qu'elle la vit bien dûment enchaînée.

— La maudite sorcière se ferait entendre jusqu'en rue Royale, grommela Christophe à l'oreille de Frédéric, occupé comme le reste de l'antichambre, à se pourlécher de leur volontaire délaissement, vis-à-vis la superbe arrivante !

— Descends. Toi, qui est jeune, Mossie le valet de chambre.

— Quant à moi, ricana le chasseur, l'avoine de ces quatre rossailles n'est pas mon affaire, encore que ça vient défigurer le devant de mes écuries.

(A suivre)

ERUAL.

Un doux gazouillis se fit entendre du côté de la berceuse, une petite menotte passait ses doigts roses à travers la dentelle du rideau. Bébé se réveillait et bavardait avec les anges.

Mme de Sauvereuil se leva en sursaut, prit l'enfant dans ses bras, le baisa ardemment et se mit à sangloter.

— C'est notre petit Paul, dit George. N'est-ce pas qu'il est beau ?

Paul ! il l'avait appelé Paul !...

L'orgueil avait été vaincu.

Et c'est elle maintenant qui, agenouillée au pied de ce lit, l'âme déchirée, demandait pardon. Pardon à son fils qu'elle avait chassé et qui mourait par sa faute ; pardon à cette pauvre Berthe qu'elle avait haï sans vouloir la connaître ; pardon à son cher petit être dont elle avait d'avance maudit la venue.

Oh ! dire ce qu'elle souffrait à ce moment suprême de son irréparable erreur et de quel martyre elle eût voulu la racheter !...

George mourut tranquille. Pendant le délire de sa geôlée, il ne cessa de murmurer d'une voix douce et caressante : « Là, toutes les deux « près de moi... Berce, mon petit Paul... comme « il te ressemble, maman ! Il est blond comme « toi, ma Berthe... Il s'endort, ne le quittez pas. « Ah ! que c'est bon de vous voir ainsi... ma « mère !... ma chère petite femme !... »

VII

C'est par miracle que Berthe s'était soutenue pendant ces jours d'épreuves. Mais aussitôt que son mari eut rendu le dernier soupir toute cette force naturelle tomba. Un soupire sur ce cerveau avec les complications funestes que pouvait amener son état, ne tarda pas à se déclarer. George était à peine couché dans sa bière, que la jeune femme fut obligée de prendre sa place dans le lit qu'il venait de quitter.

Elle eut le temps d'embrasser son enfant et de le recommander à Paula.

« Aimez-le bien, toujours... pour lui ! fit-elle en pressant de ses mains tremblantes, les mains plus tremblantes encore de Mme de Sauvereuil.

« Morts... pour lui ! Quelle leçon en ce peu de mots.

— Je vous le jure, ma fille ! répondit la malheureuse femme navrée.

George et Berthe reposent ensemble dans le caveau des Sauvereuil.

L'altière Paula est méconnaissable. Courbée sous le poids de son écrasante douleur, elle fait de tristes retours sur elle-même et voit que cet égoïsme et cet orgueil auxquels nous immolons aveuglément ce que nous avons de plus précieux, deviennent presque toujours nos plus féroces bourreaux.

H. de FRANÇOIS.

CIRQUE RANCY

La réputation du cirque Rancy n'est plus à faire. Disons seulement que la troupe entière a obtenu un brillant succès pour sa première représentation, au milieu de ses applaudissements réitérés d'une salle bondée de curieux.

Tous les soirs à 8 heures grande représentation.

CIRQUE CONTINENTAL

Le Cirque continental qui a laissé de si bons souvenirs dans notre ville, il y a deux ans, nous est revenu avec une troupe encore plus brillante. Il n'a reculé devant aucun sacrifice pour réunir les célébrités dignes de la haute appréciation du public Lyonnais.

Parmi ce qui a attiré le plus notre attention, citons les célébrités Olga et Kaina, gymnasiarques extraordinaires surnommées à juste titre : les deux papillons noir et blanc ; les quatre clowns Pulitti ; la troupe Pavessimi dans ses excentricités musicales, le clown Gougou et son porc sauteur Jack ; Mlles Jeannes, Henriette et Juliette Lagoute, etc. Nous ne saurions passer sous silence l'habileté avec laquelle Mme Valérie Léon, l'excellente directrice de ce cirque, a su dresser et faire manœuvrer, un magnifique cheval de haute école. Rien ne manque donc pour passer agréablement une bonne soirée, pas même une grande pantomime comique intitulée « une fête au village ». Aussi engageons nous vivement nos lecteurs à se rendre à Perrache, Cours du Midi, pour assister aux brillantes évolutions de toute la troupe.

EN COCHINCHINE

(Suite)

L'homme n'est rien, je vous le disais, le roi est la personnification de tout, on lui parle et on se prosterne devant lui comme devant Boudha.

C'est Dordard de Lagrée qui assura la couronne sur la tête de Nôrdôn le plaçant sur le trône à l'exclusion de ses compétiteurs et malgré le Siam qui avait depuis longtemps le monopole de l'investiture souveraine à Oudong.

Nous étions craints et respectés au Cambodge depuis l'avènement de Nôrdôn, les Européens qui s'y trouvaient y vivaient en paix personne ne les inquiétait, mais tout a bien changé depuis l'équipée du gouvernement de la Cochinchine. Le peuple, sûrement sur les ordres secrets de son souverain, s'est soulevé à massacrer pas mal d'étrangers tant au Cambodge que sur la frontière Cochinchinoise qui a été franchie, et en ce moment malchance tous les efforts, malgré l'énervement de nos soldats contre les éléments, la famine et surtout contre la terrible fièvre des Bois, la dysenterie et le choléra, nous ne sommes maîtres que de quelques postes que nous ne pouvons garnir. Nos colonnes mobiles dispersent l'ennemi qui se reforme plus loin, nous faisons une guerre d'escarmouches, nous avons à lutter contre des guérillas, combat d'autant plus pénible et désavantageux, que nous sommes dans un pays où le ravitaillement en temps normal est très difficile à plus forte raison à présent que nous sommes en pleine mauvaise saison.

Le Cambodge est un pays admirable, l'Eden des chasseurs, les forêts foisonnent de gibier. Eléphants, tigres, chats, etc., co-man (cerfs), cerf, phant (daim), sangliers, etc ; quand à la plume c'est par milliers qu'on compte les espèces, les reptiles sont représentés par le caïman, le boa et les dangereux serpents minute, corail et jaune.

La pureté des mœurs, n'est point une vertu Annamite. Ce peuple n'a ni souci de la morale, il possède une remarquable quantité de vices et un bien petit nombre de qualités. Chez l'Annamite la pédérastie est plus commune encore que chez l'Arabe et les actes de bestialité y sont moins rares.

L'Annamite est vil, rampant, fourbe, voleur, paresseux, lâche et licencieux. Si ses défauts sont faciles à énumérer, il n'en est pas de même de ses qualités, pourtant on doit reconnaître qu'il aime l'étude, la généralité des habitants sait lire et écrire, les écoles, soient régionales, cantonales ou communales abondent, je dirai mieux fourmillent. Il n'est pas de petit village, de hameau qui n'ait pas son école, souvent il y en a deux. On y apprend aux enfants à lire et à former les caractères chinois, ainsi qu'à lire et à écrire le *gâseng*, qui est le langage exprimé par les caractères latins.

C'est aux premiers missionnaires de cette région qu'on doit cette substitution et adaptation des caractères syllabiques aux signes phonétiques ; adaptation qui bien que défectueuse rend de grands services, facilitant l'étude de cette langue si ardue et si difficile à saisir par suite de son intonation divisée en quatre tons, représentés par quatre accents, enfin de sa pauvreté d'expression, ainsi un mot suivant son accentuation ou sa prononciation a cinq ou six définitions différentes, disant des objets diamétralement opposés, ainsi il n'est pas rare de voir son boy apporter une assiette lorsqu'on lui a demandé un couteau. Je dois ajouter que souvent l'indigène fait semblant de ne pas comprendre lorsqu'on lui parle. Il n'y a alors qu'à se rendre compte que l'individu auquel on s'adresse fait la sourde oreille répondant, *con birque* (je ne comprends pas), qu'un seul moyen à employer, lui administrer une claque, cette exécution est excellente pour ouvrir l'intelligence ; le gâseng a compris ce qu'on lui disait deux minutes auparavant.

Cette méthode est brutale, mais indispensable, son efficacité n'est point à prouver. C'est d'ailleurs une application de la maxime *Frappez et on vous répondra*.

Les autres qualités sont la sobriété, la patience et une certaine témérité dans ses entreprises, enfin le respect des coutumes et surtout celui aux vieillards et à la famille.

L'Annamite a une grande déférence pour la vieillesse. Ainsi on ne verra jamais un jeune homme insulter ou maltraiter une personne âgée,

bien au contraire, il se montrera respectueux, saluant l'homme ou la femme de *ong ia* (Mon-sieur vieux) ou *ba ia* (Madame vieille) fussent même des mendicants. Dans la législation annamite les fonctions administratives d'elles mêmes de la moindre importance étaient le partage de l'âge mur et de la vieillesse, chaque degré de la hiérarchie était franchi après un long stage dans chaque emploi et très souvent à la suite d'un concours, on ne voyait point de jeunes dignitaires, tous étaient muris par l'âge et l'expérience. Cette opinion qu'un jeune homme est incapable d'être un bon fonctionnaire est encore tellement ancrée chez le Cochinchinois qu'il est tout stupéfait de voir dans les postes de l'intérieur et à Saigon, des jeunes gens rendre la justice et régler les différends ; pour l'indigène vieillesse est synonyme de sagesse, pour lui la décrépitude est un brevet, une garantie, aussi, actuellement encore, les élus indigènes, issus du suffrage du peuple (conseil d'arrondissement et municipalité) sont composés de *ong ia*.

Evidemment, cette déférence théoriquement est belle et touchante, pratiquement elle est absurde, pour la simple raison que la notable partie des vieillards Annamite est incapable et abêtie et que l'électeur nomme un individu pour la simple raison qu'il a la chevelure blanche.

(A suivre)

Ant. BRÉMON.

Causerie Littéraire

En même temps que *Petitain* de l'artiste qui s'appelle Poitevin, l'éditeur Henry Kistemaekers publie *La Chair* de notre ami Oscar Méténier. Laissez-moi dire d'abord que l'édition est d'un goût parfait. Le titre se dégage, très noir sur le gris-violet de la couverture, et l'œil est attiré d'une façon irrésistible. Et que l'on sache bien que ce n'est point une mince chose que le choix de la couverture d'un livre. Charpentier le père, a dû son succès et une grande partie de sa fortune à ses belles couvertures jaunes or. Victor Havard de même. J'en pourrais dire autant de Lemerre, de Jouaust et de bien d'autres. Le public se laisse aller par de belles majuscules, qui se détachent superbement sur un fond agréable à la vue. Henry Kistemaekers est passé maître en cet art très productif. Ajoutons que ses impressions sont demi-luxueuses, très soignées et peu communes, et les lecteurs, personnages importants à 3,50, veulent de nouveau, même dans les caractères d'imprimerie.

La Chair n'avait pas besoin de ce double attrait. C'est un livre d'auteur fait, et non un frêle début ordinaire. Et je tiens à le dire ici, une fois pour toute, il y a des écrivains qui ne débutent pas, comme il y a des soldats qui ne sont jamais des conscrits. Les débutants sont les empressés qui veulent avoir leur livre avant leur bachot. Et ils ont le livre qui leur coûte cher et ils laissent le diplôme à l'Université souvenant.

Je connais Méténier depuis quelques années. Un excellent camarade et un ami dont la conversation vous apprend toujours quelque chose. Un très ferme travailleur aussi ; il doit avoir une demi-douzaine de volumes dans ses cartons. Il a débuté par la première chose venue, étant de ceux qui n'ont pas besoin de choisir, et a pris *La Chair*, une nouvelle que publia *La Revue indépendante* de notre ami Fénéon. Le cadre est simple comme la première faute : un jeune homme, élevé par des prêtres vient à Paris et rencontre une belle fille. La chair, comme disent les dignes ecclésiastiques, fait le reste. Mais le fantaisiste qui est Méténier a augmenté la chute du jeune étudiant de tant de circonstances si amusantes et si vraies et si charmantes qu'on est tenté de s'écrier que la faute commise est une heureuse faute, avec je ne sais plus quel auteur sacré : Félix culpa.

Suivent ce petit chef d'œuvre écrit en un style adorable et sans prétention, quelques nouvelles de plus brève haleine, mais non moins intéressantes. J'aime par dessus tout celle qui a pour titre *Candeur*, et une autre qui termine le livre et qui laisse le lecteur dans le suspens, qui plaît et qui fait conjecturer des monceaux de découvertes.

Entre temps, viennent deux histoires romantiques très mil huit cent trente, une poignée d'impressions modernes croquées sur le vif, et parmi toutes lesquelles *Tante Aurèle* me tente le plus.

J'arrive aux études d'argot, *La Casserole*, Con-

frontation, *L'Aventure de Marius Dauriat*, et *En famille*. Ce sera là l'attrait spécial et le succès du livre. Les scènes se passent toutes aux environs de la place Maubert, la *Maube*. Méténier connaît tous les escarpes et tous les pântins qui grouillent dans ce quartier, il a parcouru tous leurs bouges et il décrit d'après nature, ce que nul n'a osé encore. Nous avons retrouvé là le bal de la rue du *Fouarre*, le *Château-Rouge* que nous avons visité souvent entre minuit et quatre heures du matin avec Méténier, et cette adorable rue des Anglais où notre ami millionnaire, le père Lunette, nous fait toujours si bon accueil. Et ce livre parle leur langage, d'un pittoresque étourdissant et d'un charme extraordinaire.

L'Aventure de Marius Dauriat est un morceau de prédilection. Un poète, dont le nom est à peine voilé, s'est épris d'un hercule de la baraque de Marseille, à la foire de Neuilly. Mais Nicolas-le-Boucher, ainsi se nomme l'Adonis aux poids, est monotone et a les mains sales. Marius Dauriat trouve une fille plate, et la garde huit jours. Au bout de ce temps, il va au Château-Rouge proposer à Nicolas de lui procurer une jeune beauté demi-masculine. Avec un sien ami du nom de Napoléon, Nicolas dépouille Marius de ses habits, se sauve, et ce dernier est obligé, avec force terreurs, de regagner son domicile à moitié nu.

Ce sommaire, qui n'est qu'un sommaire, ne peut donner une idée de la verve et du brio qui éclatent à chaque alinéa de cette mirobolante et extra-curieuse nouvelle. Les autres ne présentent pas moins d'intérêt. Nous donnerons dans notre prochain numéro *En famille*, encore un régal de haut goût, et nos lecteurs verront que nous n'exagérons aucunement.

En somme, un très étrange livre, fort curieux, et d'une exactitude de couleuvre non pareille, tel est l'ouvrage de notre ami. Le tout fait avec du talent, et, ce qui ne gâte rien, du métier ; le succès est immanquablement au bout.

(A suivre)

LÉO D'ORFER

Chirouble

Chirouble ! humble séjour que la Géographie Dédaigne comme un point perdu dans l'horizon, Tes hauteurs où l'air pur, souffle à longs traits [la vie, Me semblent commander à la plaine, au vallon. L'œil aperçoit au loin ton église rustique Que surmonte hardiment son clocher arrondi. Ton presbytère assis dans l'enclos magnifique Qui rappelle l'Eden, d'où l'homme fut banni, Tes coteaux escarpés que la vigne décore, Réjouissaient jadis l'esprit et le regard ; Alors ton humble nom que le savant ignore Inquiétait le gourmet dégustant ton Durbise. Jusques sur le sommet de notre gai Nectar Le vigneron chantait « Je bois et tu boiras » Mais aujourd'hui, hélas ! Il change sa devise Cruellement dimé par les phylloxéras.

MARIE-JOSÉPHINE VIVIER.

Demandez à Paris
A LA MAISON DU
PONT-NEUF
RUE DU PONT-NEUF - PARIS
Le Nouveau Catalogue et les Gravures des Vêtements pour Hommes et Enfants.
1885 HIVER 1886
Envoi Gratuit et Franco
QUELQUES PRIX DU CATALOGUE

PARDESSUS Draperie mode, doublure confortable. 17 fr.	COMPLETS Forte draperie indechirable. 29 fr.
CÉRÉMONIE Completo drap noir fin. 35 fr.	FOURRURES Par-dessus Col, Parements, Revers, vraie fourrure. 36 fr.
ENFANTS Par-dessus Belle draperie. 7 fr.	ENFANTS Costumes Drap nouveauté. 5 fr.

Tout Vêtement expédié ne convenant pas l'argent est retourné de suite par Mandat-Poste.

Expédition Franco de port dans toute la France à partir de 25 francs. DEMANDEZ LE CATALOGUE AUX DIRECTEURS DE LA Maison du **PONT-NEUF, PARIS**

